L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, MERCREDI MATIN, 13 MAI 1885. 58ème Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI 13 MAI 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme douze feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme douze feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

La réouverture de l'Exposition de la Nouvelle-Orléans et les moyens de transport.

Il n'est question, depuis quelque temps, que de la prolongation de l'Exposition, de sa réouverture en octobre ou en novembre prochain. L'idée, à peine lancée, a fait rapidement son chemin dans les esprits. Personne ne la combat, on l'approuve avec enthousiasme. Des comités se forment dans ce but, et ils sont composés des citoyens les plus notables par leur position sociale ou de fortune et—ce qu'il vaut encore mieux—les plus recommandables par leur valeur personnelle. Des listes de souscriptions s'ouvrent, et elles se couvrent de signatures. Des démarches se font près du gouvernement, et il est probable qu'elles réussiront. On interroge les exposants sur leur bon vouloir, et tous, jusqu'aux moins satisfaits, jusqu'aux plus froissés, répondent oui ne peut mieux disposés.

Enfin, pourvous l'Exposition—tel est le cri général, le vœu unanime.

Est-ce donc qu'elle a obtenu un succès éclatant, pyramidal? Non; on n'a pas fait d'affaires; les étrangers de distinction ne sont pas venus; pas un seul des premiers personnages de l'Union n'a fait acte de présence.

Cela prouve trois choses: 1° que l'on ne connaît pas du tout, au dehors, qu'on n'a pas une très haute idée de nous; 2° qu'on n'essaie pas un désir immodéré de nous voir réussir dans les régions élevées de l'Union; 3° que nous avons eu tort d'ouvrir notre Exposition au milieu d'une tourmente politique. Il ne fait jamais établir un grand concours agricole ou industriel pendant la traversée d'une présidence à l'autre, surtout quand cette traversée se fait de la rive ripublicaine à la rive démocratique et vice versâ. Il y a trop de gens occupés à défendre leurs situations en haut, ou à tirer profit de la victoire. Au milieu de ce mêlée des hauts et des individuels, il ne reste plus de place pour les intérêts généraux. Nous aurions tort de demander au monde des politiciens, un heroïsme dont il n'est capable.

Il nous est arrivé d'autres mésaventures; nous avons, en durant les deux premiers mois, un temps détestable, qui a transformé la Nouvelle-Orléans en un véritable marais. Mais qu'y faire? Il nous fallait bien subir ce que nous ne pouvions empêcher; seulement, toutes ces pluies ont donné aux premiers arrivants une triste idée de notre climat; à leur retour, ils font communiquer à leurs concitoyens—ce qui n'a pas beaucoup engagé ces derniers à venir nous voir.

Plus, bien n'était prêt: l'ouverture a eu lieu presque dans le vide, mais toute la faute n'en retombe pas sur nous, s'il y est fait acte d'véritables prodiges d'improvisation, et nous sommes bien obligés de le déclarer—ou a vote à Washington, les crédits pour commencer les grandes constructions, alors qu'ils auraient dû être achevés aux trois quarts, sinon complètement.

Nous avons, de plus, commis des fautes, cela est vrai, dûmes des pertes très nombreuses de notre inexpérience, mais quel est donc, de ce côté et de l'Atlantique, l'entreprenteur d'Exposition qui n'ait rien perdu à la première pierre?

Jusqu'ici tout se comprend, tout excuse, tout se pardonne. Nous avons eu à lutter contre l'impossible, et nous avons fait plus qu'on ne pouvait et ne devait attendre de nous.

Ce qui s'explique moins bien, ce qu'on aura de la peine à se faire pardonner, c'est qu'avant osé construire les palais de l'Exposition, en pleine campagne, à une distance énorme de la ville, on n'ait pas travaillé, avant tout, à établir des moyens de communication nombreux, rapides, faciles, confortables. Comment? Nous connaissons les populations du Nord, de l'Ouest, du sud, du Mexique, de l'Amérique centrale; elles ont des distances considérables à franchir pour arriver chez nous; elles débarquent du chemin de fer, du bateau à vapeur, harassées du voyage, aspirant après le repos, et comptant bien se rendre sans gêne, sans peine à l'Exposition? Et nous imposons à ces étrangers, aux étrangers, un long et pénible voyage quotidien—il leur faut, chaque matin, prendre d'assaut les *cars* urbains, et, quand, à la force du poignet, à coups de coude, ils sont parvenus à s'y installer, ils y sont entassés, simples les uns sur les autres, et la moitié d'entre eux sont obligés de faire une traversée d'une heure, debout, trébuchant à chaque instant, les bras tendus et accrochés à une courroie qui les empêche de tomber sur leurs voisins ou leurs voisines? Et au moment où, déjà fatigués, de mauvaises humeur, ils s'y attendent le moins, voici une lutte qui s'engage entre les compagnies de chemins de fer et leurs conducteurs! Une grève se déclare, et nos visiteurs se trouvent tout à coup bloqués en ville, privés de tout moyen de se rendre à cette Exposition qui a été le but unique de leur voyage! Comment veut-on que ces excellentes gens ne soient pas parfois indisposés contre nous, ou, tout au moins, contre des administrations qui, non seulement n'ont pas su leur procurer les premières nécessités d'un rendez-vous de ce genre—à savoir la facilité, la commodité, la rapidité des moyens de transport—mais encore les exposent aux éléments des cochers de cars et de voitures de place!

A quoi bon, à titre de particuliers, nous montrer si hospitaliers, quand nos gouvernants se montrent si inhospitaliers et désunissent ainsi, comme à plaisir, l'effet de nos exceptions si franches, si généreuses, si cordiales?

Pourquoi n'avons-nous pas vu, sinon se construire et fonctionner ce chemin de fer qui eût relié la ville au Canal aux terrains de l'Exposition en longeant l'Avenue Hagan, qui a pris si souvent promis, si spécialement attendu, et qui ne s'est jamais achevé, qui ne s'est jamais commencé? Que de fois on l'a réclamé, que de fois on en a démontré victorieusement, avec des arguments écrasants de puissance et d'évidence, l'indispensable nécessité! Ce n'était pas seulement au nom des étrangers qu'on le demandait à cor et à cris, mais au nom de la population de la Nouvelle-Orléans, dont une bonne partie reculait devant les difficultés du voyage, devant les embarras de la foule, devant les luttes à engager pour pénétrer dans les *cars*, et pour s'y maintenir, une fois qu'on s'y était introduit. L'embarras de nos meilleurs, de nos plus honorables concitoyens ont été condamnés à ce nouveau supplice de Tantale: avoir à sa porte une grande Exposition et ne pouvoir s'y rendre—faute de moyens de transports sortables, dont pussent faire usage les dames, les enfants, les vieillards!

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, pendant deux longs mois, ce chemin de fer, passé à l'état mythe et dont on entretenait chez nous le mirage, était toujours à la veille de se commencer. C'est l'affaire de deux jours, d'une semaine, disait-on, et les deux jours, la semaine se passaient, et le chemin de fer ne se commençait pas. Nous avions beau regarder du côté de l'Avenue Hagan, nous ne voyions poindre aucun train, nous ne voyions aucun ouvrier se mettre à l'œuvre. Nous avons interrogé, plusieurs fois, M. le col. Walker, qui était, disait-on, à la tête de l'entreprise; M. le col. Walker était prêt. Nous avons fait deux visites à M. le directeur général; M. le directeur général attendait que la souscription fût complète—une souscription de $20,000 à $25,000! Il s'était inscrit lui-même pour $2,000. Et il y avait dans les paroles du major Burke tant de loyauté, tant de sincérité, qu'elles ne laissaient pas la place au moindre doute.

Qui donc nous expliquera pourquoi la voie n'a pas été même commencée? Il y a une raison à tout; quelle est celle qui a empêché la ligne de l'Avenue Hagan de se construire? Y avait-il des intérêts puissants qui s'y opposaient? S'il en est ainsi, quels sont-ils? A qui devait profiter cette lacune déplorable, fatale, dans nos moyens de communication? Y a-t-il des coupables? s'il y en a, quels sont-ils?

Autant de questions auxquelles le public demande une réponse. Cette réponse l'aura-t-il? Nous ne savons; sur qui doit retomber la responsabilité de cette étrange situation? tôt ou tard, la lumière se fera là-dessus, et c'est ce qui nous console.

En attendant, si l'Exposition à laquelle on a tant mis, peut se relever et rouvrir ses portes, que ce ne soit qu'à la condition *sine qua non* que nous aurons au moins un chemin de fer qui fera communiquer la Nouvelle-Orléans avec le Parc. Cela nous paraît d'une absolue nécessité. Il faut non seulement que les scènes regrettables, humiliantes, honteuses, de certains grands jours de cérémonie ne se reproduisent pas, l'hiver prochain, mais encore que les étrangers en soient bien avertis d'avance—sans quoi ceux qui sont venus déjà ne reviendront plus, et ceux qui sont restés chez eux se garderont bien de venir.

Le "Francis T. Nicholls Base Ball Club," dont l'Hon. F. T. Nicholls est le président honoraire, M. Henry Jacobs, président, M. T. L. Millet, secrétaire, M. Henry Simms trésorier, M. B. C. Simms trésorier-directeur, joue une partie le 17 courant à trois heures P. M.

M. Bordeh, de Vienne, est parvenu à extirper un poumon tuberculeux chez des animaux sans causer leur mort. Quelques animaux sur vingt en ont survécu à l'extirpation.

Les journaux d'Oran, Algérie, nous apportent le compte rendu d'un remarquable discours prononcé par M. Dessoliers à Sidi-bel-Abbès, et dans lequel l'honorable député a exécuté et appliqué et très vigoureusement défendu la politique coloniale. Voici un extrait de ce discours:

"C'est comme Français, tout aussi bien que comme Algérien, que je me suis toujours montré le plus ardent partisan de la politique coloniale.

Comme Français je ne veux pas et je ne veux pas que la France, si belle, si pleine de vie, si entraînante, si prête à tout, dans tout ce qui intéresse le progrès, dans tout ce qui est rénovateur et généreux, dans tout ce qui est un noble élan, se laisse, par mesquinerie, par ignorance, par crainte, par lâcheté, par tout ce que nous avons de plus mauvais en nous, se laisse, dis-je, rejeter dans le passé, se laisse rejeter dans une sorte de Romanie, Byzance bien-aimée, dans les ténèbres. La situation est grave. Il y a de l'avenir de la mort pour la France.

Nous avons perdu l'Alsace-Lorraine. Prenons-nous à la revanche? Mais aujourd'hui, demain, de 5 à 10 ans, je ne sais pas, mais certainement nous serons une deuxième puissance.

Et pour nous, les nations nouvelles, nous devons compter les hommes et les ressources. Nous devons compter les hommes et les ressources. Nous devons compter les hommes et les ressources.